

LECTURE SOCIOLOGIQUE DES FONDEMENTS DES CONTES OUEST AFRICAINS

Brigitte Charleine Bosson KOUAKOU Épse BARRAU

Université Péléforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

brigittecharleinekoua@gmail.com

&

Ehouman Dibié Besmez SENY

Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle

ehoumanseny@gmail.com

Résumé : L'étude montre qu'au-delà de leurs aspects les plus universels, les contes restent tributaires des structures sociales qui les fécondent. Le conteur se sert des animaux pour dévoiler la nature réelle des hommes. De ce fait, sous le masque animal, il met en garde les honnêtes gens contre les entreprises sordides des méchants. Le conte fait prendre conscience à chacun de ses défauts, de ses attitudes maladroitement. Il constitue une voie authentique morale traditionnelle. C'est la raison pour laquelle il importe de préserver le conte, car il fertilise la socialisation et l'épanouissement de chaque individu. Symbole d'éthique, recommandant les valeurs favorisant la cohésion et le fondement social.

Mots clés : conte, société, fondement.

Abstract : The study shows that, beyond their most universal aspects, tales remain dependent on the social structures that make them fertile. The storyteller uses animals to reveal the real nature of humans. Thus, under the animal mask, he warns honest people against the sordid enterprises of the wicked people. The tale makes each person aware of his or her faults, of his or her clumsy attitudes. It constitutes a traditional authentic moral path. This is why it is important to preserve the tale, because it fertilises the socialisation and development of each individual. It is a symbol of ethics, recommending values that promote cohesion and social foundation.

Keywords: tale, society, foundation.

Introduction

Le conte est l'exaltation de l'imaginaire social. Il exprime l'idéal sublime, le merveilleux et l'imaginaire réalisable et non réalisable. Il met en scène une société fictive composée aussi bien des êtres animés qu'inanimés. Il façonne la société actuelle et

véhicule des valeurs morales pour une bonne marche de la communauté tout entière. Bien souvent raconté sur un ton badin, le conte donne un enseignement qui vise à enrayer de la société, tous les comportements et attitudes antisociaux et destructeurs.

Dans les contes africains, les conteurs s'attèlent à reproduire ou à mettre en scène la quotidienneté de l'existence sociale des humains. Cependant les contes africains sont-ils véritablement un fondement sociologique ? De ce fait, l'objectif de la présente réflexion est de saisir la dimension moralisatrice du conte.

Aussi l'hypothèse est-elle de montrer que le conte est le miroir de la société. Selon Konan Yao Lambert (2011, p.160), « le conte africain est, en effet, un genre littéraire narratif, au service d'une société, dont il remplit certaines fonctions sociales: ludique, didactique, idéaliste.» Alors pour parvenir à cet objectif, il importe de solliciter la sociocritique apte à mettre en exergue les interprétations idéologiques des conteurs. Ceux-ci dénoncent certains faits sociaux tout en cherchant des solutions fiables. Dans cette perspective, le conte constitue un enseignement à appliquer dans la vie quotidienne ; il prône des valeurs qui consolident la cohésion sociale, véhicule des leçons efficaces de conduite individuelle et sociale. Une telle analyse suppose une série de questions : Quels sont les fondements sociologiques des contes ? Quels sont le rôle et la fonction des contes africains ? Et quelles en sont les valeurs célébrées?

1. Les fondements sociologiques des contes

Les contes dégagent de nombreuses significations. C'est un faisceau d'enseignements, de leçons que l'on peut retenir. Tout conte est une initiation. En se servant d'un ou de plusieurs personnage(s), le conte suggère, enseigne dans sa conduite quotidienne. Cela revient à aborder la question sociologique d'où le rôle et la fonction, dans les contes.

1.1. Approche définitionnelle des contes

Le conte est un récit, c'est-à-dire un genre narratif, aussi vieux que le monde. Il est une littérature totale et totalisante, présent dans toutes les préoccupations de l'homme, et mérite l'attention de tous. Le conte est un genre riche sur le plan esthétique. L'expression et le style utilisés confèrent au récit tous les attributs. Il apparaît comme un moyen d'affirmation de l'identité sociale.

Récit imaginaire, le conte est d'une utilité importante pour les sociétés africaines qui s'en servent pour édifier les membres de leurs communautés, en particulier, les enfants ou destinés à ceux, qui faute de connaissance scripturale, ne peuvent accéder aux grands textes. Reflet d'une culture populaire longtemps sous-estimée¹, il est, en fait, une parole vivante d'une grande fécondité.

Ce genre littéraire met, en effet, en scène une société fictive composée aussi bien d'animaux que d'hommes, en vue de véhiculer des valeurs morales pour la bonne marche de la communauté entière. Bien que souvent "dit ou raconté", sur un ton badin, il donne un enseignement qui vise à enrayer de la société, tous les comportements antisociaux et destructeurs, comme déclare Roland COLIN (1965, p. 143)

Le conte est l'occasion de dénoncer les errements de tel ou de tel de l'auditoire que chacun n'a aucun mal de reconnaître sous la fabulation : tel découvre alors qu'on lui plaque à travers le jeu des paroles le masque de l'âne, du bouc ou du lion sur le visage et doit comprendre le fil de l'anecdote ce que la voix populaire lui reproche et l'engage à corriger.

Le conte, en dépit de son caractère imaginaire et peu sérieux, apparaît aussi comme une véritable source d'éducation et de sensibilisation de l'individu au sein de la société. Selon Pierre N'DA Kan (1984, p. 143) : « Le conte africain est étroitement lié à la pratique sociale, toujours en relation avec la société vivante » et « la séance des contes, comme une pièce de théâtre, est une représentation des drames de la vie sociale. »

Abordant les problèmes humains et utilisant comme personnages des animaux, des plantes ou d'autres objets, il montre le chemin à suivre, c'est-à-dire le savoir-vivre aux enfants et renforce les conseils des personnes âgées. Il propose aussi une explication sur certains aspects de la vie et, parfois, donne l'origine des choses.

Cette rhétorique du mensonge constitue un miroir de la société qui met en lumière les croyances, les coutumes et traditions d'un peuple. La société africaine se reconnaît et garde ses repères par l'intermédiaire de ce genre. Il fait ainsi s'entrechoquer des questions fondamentales que l'Homme se pose et, dans sa diversité, mêle et entremêle à l'infini, des enjeux identiques et différents à chaque culture et à chaque tradition.

¹ Selon le témoignage de Niane Tamsir DJIBRIL, « L'Occident nous a malheureusement appris à mépriser les sources orales en matière d'histoire ; tout ce qui n'est pas écrit noir sur blanc était considéré comme sans fondement. », in *Soundjata ou l'épopée Mandingue*, Paris, Présence Africaine, 1960, p. 6.

Ce qui révèle qu'il s'adresse aux membres de la communauté et cherche à édifier les enfants et les jeunes. Sans ignorer sa fonction ludique, il est associé aux loisirs de la société traditionnelle.

À travers les aventures que vivent les personnages, l'usage des mimes par le conteur, le lecteur/spectateur s'amuse, se distrait, se détend. Dans ce sens, KONAN Yao Lambert (2012, p. 91) précise que, « Les contes sont de riches patrimoines sociologiques qui révèlent la façon dont une communauté structure son univers, sa pensée et son comportement, tant individuel que collectif. »

Des contes, découle donc une moralité implicite ou explicite qui apprend à l'assemblée le comportement à adopter devant les multiples situations de la vie quotidienne.

Par ces approches définitionnelles susmentionnées du genre, il importe de souligner qu'il apparaît comme un régulateur de la société. En effet, le conte transforme alors des faits graves en banalité et permet de faire rire tout en suscitant la réflexion. En plus, il amène à tirer des situations comiques un enseignement important pour la vie. La fonction sociologique du genre permet de rassembler aussi bien les jeunes que les vieux. Cela s'observe dans les villages où la communauté tout entière se retrouve les soirs, au clair de lune, à la lueur du feu de bois ou de la lampe à pétrole (lampe tempête) pour écouter les contes.

Par ailleurs, les hommes, les êtres surnaturels et les divinités sont montrés en parfaite harmonie, la vision du monde y est optimiste. Le conte est d'une importance capitale et joue un grand rôle dans le vécu quotidien des hommes, car il comporte des leçons de moralité. En plus, il constitue le témoin privilégié de l'effort d'une raison, de la sagesse et, surtout, de l'humanisme qui incarne la société traditionnelle africaine. Dans cette optique, ce genre narratif est une école de formation, d'enseignement et d'initiation pour l'enfant, voire l'Homme, en général. Sans risque de se tromper, il est le chemin bâti pour l'éducation de l'individu. Roland COLIN (1953, pp. 59-60) affirme :

Le conte est l'une des pierres d'angle de la littérature traditionnelle négro-africaine. Comme tous les contes de tous les pays du monde, le conte nègre procède de la tendance générale de l'homme à historifier, à rebâtir de petits univers dont il est le créateur propre. Le conte est à la fois une prise de position dans le domaine moral et le jeu de l'imagination avec les choses de façon à les mettre en correspondance avec un état d'âme.

Pour ZIGUI Koléa Paulin (2012-2013, p. 3) , cette réflexion trace le solide rapport du conte et de sa société, du jeu de l'imagination et de l'état d'âme de l'Homme. L'étude des sociétés africaines, pour diverses raisons, apparaît comme une véritable gageure, parce qu'elles sont caractérisées par une complexité qui résulte, du fait que les Anciens qui les gouvernent vivent en osmose avec tout ce qui existe, c'est-à-dire les animaux, les végétaux, les génies, bref, toutes les choses créées par Dieu et Dieu lui-même. L'on ne peut donc pas chercher à connaître le visage d'un aspect de la vie en se passant des autres. Telle est la difficulté qui attend le chercheur. Or, le genre qui « fonctionnalise » le mieux ces aspects, est le conte. Il ouvre l'univers pour donner voie et voix à chaque existant.

Aussi, il est nécessaire de dire que l'univers des contes est à l'image de la société humaine et le rôle du conte n'est pas seulement de divertir, mais d'instruire, d'éduquer d'une façon permanente, jeunes, hommes et femmes. Ce récit merveilleux joue donc une fonction éducative, didactique, car il constitue un moyen idéal et fondamental pour introduire la connaissance pour les enfants.

En d'autres termes, il entretient la morale sociale qui caractérise les rapports entre parents et enfants, jeunes et vieillards, hommes et femmes, agriculteurs, pasteurs et artisans, etc. Les thèmes des contes africains ont tous un rapport étroit avec la morale. Ils révèlent, Par ailleurs, cet art oral en donnant un enseignement à l'Homme. En tant que guide, il oriente son évolution dans la vie et, surtout, lui permet de comprendre les structures et les lois qui régissent la société. Il diffuse, par la même occasion, des valeurs traditionnelles telles que des us et coutumes, des tabous et des concepts religieux.

Le conte est une mission sociale. Ce genre constitue une soupape de sûreté et un élément capital dans la formation de l'individu et de la société. Il enseigne les normes, afin de faciliter l'insertion de l'individu dans la société. Ainsi il est le miroir et le reflet de la communauté. Qu'en est-il du rôle et de la fonction des contes africains ?

1.2. Rôle et fonction des contes ouest africains

Le conte joue, très souvent, le rôle de psychodrame, d'une soupape de sûreté. Il dénonce les silences, les oppressions inhérentes des villageois et qui donnent naissance à de multiples conflits individuels et collectifs. C'est une manière de poser et de résoudre les problèmes qui ne peuvent l'être dans la vie quotidienne. Il aide aussi à liquider

certaines tensions sociales. Pour ce faire, il représente les membres du groupe social sous le trait d'animaux qui servent de boucs émissaires.

Il consolide les liens sociaux et religieux, lie le présent au passé, les générations présentes à leurs ancêtres. Le conte est un moyen de formation, d'enseignement d'instruction et d'éducation pour l'homme. Il sert de moyen de transmission de connaissance et un canal de communication de l'histoire de la société et de ses faits culturels. Il se définit par sa richesse inestimable. Ainsi, les contes africains s'intéressent aux réalités présentes et futures et de la société génératrice et sont porteurs de valeurs sociales. Raison pour laquelle Christophe Dailly (1977, p. 32) affirme : « Le passé aide à la compréhension du présent et à faire des paris sur l'avenir. » À en croire Dailly, on ne doit jamais se couper du passé parce qu'il est le socle, la fondation de la société, on s'en sert pour tracer les sillons de l'avenir. Les contes africains constituent un élément très important dans le patrimoine culturel, un reflet de la civilisation dont ils émanent. Ils font prendre conscience à chacun des membres du corps social, des valeurs sociales, des mœurs de la vie de tous les jours en balayant du revers de la main toute attitude, tout comportement ou conduite susceptible d'entraîner la déliquescence des valeurs cardinales. Ils constituent donc un instrument d'éducation, d'initiation et de formation. Il contribue à la valorisation des aspects visibles du Bien car, comme le dit Pierre N'Da (1984, p. 165) : « S'il est des récits dont la portée morale est incontestable, c'est bien les contes (...), ils sont riches d'enseignement moraux ».

Dans les contes ouest africains, en général, le Bien et le Mal se côtoient, ils se superposent et se rejettent quotidiennement. On voit donc une dichotomie lexicale voire sémantique entre les actions des personnages. On a d'un côté, les thèmes comme l'hospitalité, la bonté, l'altruisme, le dévouement, la serviabilité et tout ce qui participe du bien d'autrui. Et d'un autre côté les vices tels que l'égoïsme, la violence, la méchanceté, la jalousie, la haine, et toute attitude antipathique, antisociale qui émane du Mal.

Le conte est aussi par excellence le genre opératoire de l'imaginaire social : création fantaisiste de relations complexes, inversion des rôles, subversion des comportements. Le conte est une réalité vivante, d'une valeur inestimable. Il est l'un des modes d'expression de la pensée privilégiée d'éducation. C'est pour cette raison que nous pouvons convenir avec Mohamadou Kane (1961, p. 20) que le conte,

constitue un genre vivant qui guide les premiers pas de l'enfant africain qui y puise les règles de morale pratique et lui permet ainsi l'apprentissage de la sagesse. Il renforce chez l'adulte l'expérience de la vie et constitue une sorte de vaste répertoire de conduites à bannir ou à adopter et à partir desquelles il lui sera loisible de guider sa vie.

Le conte est un reflet de la civilisation traditionnelle, un moyen privilégié d'éducation et de formation. À ce titre, le conte africain est d'une valeur capitale. L'enseignement traditionnel utilise la littérature orale pour donner aux jeunes des leçons, des comportements à suivre. Il leur inculque également des connaissances relatives par exemple au milieu naturel ou à l'histoire de leur groupe. Plus profondément, le conte s'adresse à l'inconscient et pose sous forme symbolique les problèmes de relations humaines qui préoccupent toutes les sociétés et tente en même temps d'y répondre.

De ce fait, ce genre permet de suivre des modèles de conduites dans la société et de rejeter tout ce qui est néfaste. Le conte n'est plus une histoire drôle, dont le but est simplement de faire rire, ni une histoire veilleuse qui a pour but de faire endormir. Il a un côté initiatique, d'ailleurs tous les contes sont plus ou moins initiatiques par leur morale. Ils se développent là où existent des centres d'initiation parce que la parole transmise à travers les contes se perd partout où l'initiation disparaît. C'est dire, en définitive, qu'il existe un rapport de complémentarité indissociable entre le conte et l'initiation.

Que constate-t-on à la lecture de certains contes, concernant la quête des enfants orphelins. Ils sont soumis à de dures épreuves et à la fin, ils sortent victorieux. C'est le cas de Aiwa dans « Le Pagne noir » (Binlin Bernard Dadié, 1955, p. 18) et de Koffi dans « La Cruche » (Bernard Binlin Dadié, 1955, p. 23). Ces textes fustigent, en effet, dans la quasi-totalité de leurs intrigues, les vices et défauts à bannir et les vertus à acquérir pour la bonne marche de la communauté. Tous ces personnages qui peuplent l'univers de ces textes oraux sont rejetés systématiquement lorsqu'ils s'inscrivent aux antipodes de la société. Le personnage négatif, objet de raillerie de la part de l'entourage, sert de contre-modèle à d'autres qui, désormais, acquièrent un esprit de discernement.

Aussi, en choisissant de mettre en scène l'univers animalier, les auteurs, Touré Théophile Minan et Bernard Binlin Dadié puisent-ils leurs forces dans les sources profondes et intarissables de la tradition. Ils nous interpellent sur la nécessité vitale de la bonne conduite dans la société traditionnelle africaine. Pour perpétuer les vertus authentiques du comportement, Touré Théophile Milan (1982, p. 122) nous suggère de

les confier aux jeunes gens à travers les contes. Raison pour laquelle l'enseignement que Topé, le héros de son œuvre, devenu vieux, prodiguait chaque soir aux enfants dans le dernier conte, «Topé-l'Araignée était devenu le gendre du Roi du « Pays-des-Perles »...Les soirs de clair de lune, il contait de belles histoires aux enfants du village. » Et le souci de perturbation est d'autant plus vrai que l'on constate aussi que son père au soir de sa vie lui fait la même chose, au début de l'œuvre.

Cette démarche tient compte du fait que la jeunesse constitue l'avenir et le devenir de toute société. Les aînés qui tendent vers la fin de leur existence doivent assurer efficacement ce rôle de transmission de valeurs morales aux jeunes. Ceux-ci les conservent comme héritage intellectuel pour les faire "surgir" en temps opportun. Telle est la leçon définitive que nous enseigne Touré Théophile Minan (1982, p. 7). En effet, le recueil s'ouvre sur le père de Tôpé, dans « La Gourde de sagesse », qui « avait passé sa vie à amasser l'intelligence » et se referme, dans « Les Cinq fils de l'aventurier », sur Tôpé le fils, qui, devenu adulte, enseigne les enfants: « Rentrons nous coucher ! Vous me donnerez la réponse au prochain clair de lune ! » (Touré Théophile Minan, 1982, p. 125). En choisissant cette configuration, l'auteur montre l'importance des vieillards qui ont le devoir d'éduquer la jeunesse. Tout porte à dire que, dans toutes les sociétés, en général, en Afrique, le savoir se transmet de génération en génération ; il est donc transgénérationnel. Or, on constate, malheureusement, en Afrique, que trop de vieillards meurent sans avoir transmis leurs connaissances aux jeunes. C'est ce qui fait dire au sage Amadou Hampaté Bâ dans son (Interview du 29 novembre, 1962) qu'« en Afrique un vieillard qui meure est une bibliothèque qui brûle ». Par la même occasion, nous voulons relever qu'en mettant à nu les travers, les vices des personnages, certains auteurs mettent en relief ceux des humains. Ils les stigmatisent, en effet, par l'entremise des animaux qu'ils mettent en scène pour refléter la société, en général. En clair, la littérature animalière a pour fondement de se servir de l'animal pour adresser un message aux hommes, aux femmes, aux enfants, toutes les couches sociales sont indexées. Au-delà de cette socialisation, le conteur célèbre quelques valeurs.

2. Les valeurs célébrées

Pour mieux faire comprendre les valeurs célébrées dans les corpus, il faut noter qu'elles sont nombreuses et qu'il serait illusoire de prétendre dresser une liste complète et faire leur étude exhaustive. Nous pouvons cependant égrener quelques-unes : l'obéissance, l'hospitalité, la gratitude, l'humanité, l'intelligence, la sobriété, l'altruisme, l'éthique du bien, l'entraide mutuelle, le respect des valeurs, la justice, la paix, l'intégrité, l'honnêteté, la cohésion familiale...

2.1. L'intelligence dans les contes ouest africains

L'intelligence est définie comme l'ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle (opposée à l'intuition et la sensation). C'est l'aptitude d'un être vivant à trouver une solution spontanée face à une situation donnée ou à s'adapter à des situations nouvelles, la qualité de l'esprit qui comprend et s'adapte facilement. De tous les êtres connus, l'homme se présente comme le plus actif. Il tient sa suprématie dans le domaine de l'activité, de la pensée, voire de l'intelligence.

L'intelligence est aussi une aptitude individuelle à réfléchir et à comprendre. Elle est la qualité reconnue à celui qui, par ses actes, contribue à l'équilibre, à la consolidation des liens entre les individus de la communauté. L'intelligent, c'est également celui qui est capable d'apporter une réponse satisfaisante et constructive aux problèmes que vivent les membres de la société.

Le bon sens ou la raison est la chose la mieux partagée au monde. Mais, souvent, certaines personnes en font un usage inadéquat. C'est que l'intelligence, qui est l'adaptation des individus aux situations qui se présentent à eux, se trouve comme désarmée et inefficace face à certaines réalités et pour des raisons avilissantes.

Par l'intelligence, l'homme s'élève au-dessus des données, confronte les différentes représentations, les jaugent, conçoit le chemin conduisant au bien, réalise ce qu'il désire. Et c'est justement ce truisme que réitèrent les contes. Cette intelligence s'exprime dans les rapports entre les personnages. Celle dont il est quotidien dans les contes pose un problème de définition. En général, elle est faite à la fois de sagesse, de malice, de duplicité, de perspicacité, d'habileté et de sensibilité intuitive. À l'analyse du sujet, l'intelligence pourrait être la faculté pour une personne de trouver les moyens à une situation dans un cadre précis en vue de l'amélioration de sa condition.

Ainsi, grâce à l'intelligence, Tôpé réussit-il à surmonter tous les obstacles qui se présentent à lui quelle que soit leur complexité. En effet, pour déjouer le piège du roi des génies et pour triompher de lui, il s'allia d'amitié et de complicité avec le pigeon espion. Il s'empara alors des richesses promises et évita, par la même occasion, la prise en otage de sa mère, et les malheurs qui devraient s'abattre sur sa communauté. Tôpé fit preuve d'intelligence. Il mit également son intelligence en jeu pour trouver une épouse à leur prince héritier, et débarrasser de leur communauté le méchant et égoïste serpent qui, par des subterfuges, refusa de partager son abondante nourriture avec ses concitoyens. Avec Dissia propriétaire d'un néré providentiel, il usa de cette intelligence et de sa ruse pour l'amener à faire partager les fruits avec ses concitoyens.

On aurait pu penser, a priori, qu'aux prises avec les plus forts, ce tout petit serait vaincu dans les épreuves. Mais on a vu à quel point le contraire s'est produit à toutes les occasions. Il a toujours triomphé par son intelligence et sa sagesse. En faisant dire au père de Tôpé :

Vois-tu mon fils, toute ma vie, j'ai parcouru le monde à la recherche de la moindre parcelle d'intelligence. Sur mon chemin, j'ai eu à affronter les parcelles d'intelligence. Sur mon chemin j'ai eu à affronter les plus puissants de ce monde et devant moi ils ont tous baissé la tête. (Touré Théophile Minan, 1982, p. 8).

L'auteur veut non seulement montrer l'importance de l'intelligence, mais aussi sa suprématie sur la force physique.

Dans « Les Nouveaux noms », Tôpé s'en sert non seulement pour sauver sa mère, mais aussi pour faire échec aux desseins sordides et ignobles du roi des génies, et surtout pour le salut de la communauté tout entière et non à l'encontre de celle-ci, contrairement aux décepteurs habituels dans ces contes.

Dans le recueil de Bernard Binlin Dadié, *Le Pagne noir*, Kacou Ananzè fait preuve d'intelligence. C'est le décepteur, mais on ne parlera pas de personnage rusé parce que la ruse est différente de l'intelligence bien qu'elle fasse appel à l'intelligence, c'est qu'elle contient toujours de la malice. Or, il se trouve que la ruse de Kacou Ananzè l'aide à pouvoir affronter les épreuves que tous jugent impossibles. Ainsi dans « Le Bœuf de l'Araignée », en échange d'un bœuf, Dieu demande que quelqu'un s'engage à abattre le fromager :

Tout dans la nature parla tellement de cet arbre que dieu décida de le faire abattre. Oui...mais pas avec une hache, pas avec un fer tranchant ! Avec quoi alors ?...Avec...Avec ça ? Quelle

de dure épreuve ? Kacou Ananzè très sûr de son intelligence, il prend son courage à deux mains et accepte d'abattre l'arbre. Cette sérénité parce que « la nuit venue, Kacou Ananzè partit au pied de l'arbre cacher une hache qu'il avait aiguisée deux mois durant. (Bernard Binlin Dadié, 1955, p. 54).

Kacou Ananzè a pu abattre l'arbre et a été récompensé par Dieu grâce à son intelligence, comme il le disait si bien : « Nous aussi, nous sommes intelligents » (Bernard Binlin Dadié, *Idem*, p. 59). Comme on le constate, l'intelligence est une valeur célébrée dans toutes nos sociétés africaines. Les contes célèbrent cette valeur. Pierre N'Da (1984, p. 170) est de cet avis : « les contes font prendre conscience des difficultés de la vie mais en même temps stimulent les ressources intérieures indispensables pour trouver les solutions adéquates ». Tout homme qui possède cette faculté fait objet d'admiration en Afrique et dans le monde. Dans le corpus des contes ouest africains, les actions de Tôpé/ Kacou Ananzè visent à rehausser cet élan et à exalter la suprématie de l'intelligence sur la force physique brutale. Elles exaltent l'intelligence comme une valeur morale et c'est ce qu'affirme Marcelle Colardelle Diarrassouba (1976, p. 170) : « il semble bien qu'en réalité il y ait une véritable illustration de l'intelligence dans les contes ». Et elle ajoute que pour la société africaine « l'intelligence n'est d'ailleurs plus seulement une simple fonction intellectuelle mais devient une véritable valeur » (Bernard Binlin Dadié, *Idem*, p. 19). Elle peut résulter d'une pratique tirée des contes qui révèle bien que les Africains tiennent pour essentielle et primordiale l'intelligence. Celle-ci permet aux hommes les plus faibles de l'emporter sur les plus forts, et de s'attirer la sympathie des gens. Les contes mettent l'accent sur les aspects bénéfiques de l'intelligence. Et tout homme qui en est détenteur en fait preuve de bon sens, et doit la mettre au service de la communauté. Il doit en user pour lutter contre les autorités cupides, despotes, tyranniques et les confondre. Dans l'optique de montrer que l'exercice du pouvoir politique n'est ni synonyme de l'exercice de la force, ni celui de la malveillance, encore moins celui des vices et travers de tous genres. Entamant la bonne marche de la société pour mener à bien la gestion de l'homme dans un système d'organisation, l'intelligence s'avère la bienvenue en lieu et place de la force brutale. Dès lors, les tenants du pouvoir doivent en user pour la fonction qui leur est dévolue. Dans les sociétés africaines, le chef a une importance capitale. On lui doit obéissance car il représente une autorité supérieure. C'est pour cela qu'il a, en retour, l'impérieux devoir de protéger ses sujets.

Il faut aussi noter qu'au contraire de l'intelligence, qui est célébrée par tous, la sottise fait l'objet d'une condamnation unanime. On raille les maladresses, les vices, les défauts et les travers du sot à l'image de Dissia, l'hyène. La sottise est une porte ouverte à la victoire du Mal sur le Bien. Le roi serait un bon roi si en plus du pouvoir qui lui est octroyé par la situation, il a de la tête, c'est-à-dire s'il est sage. Tout chef doit protéger l'ordre public, veiller à la bonne marche de la cité. Ce qui implique qu'il ne doit pas être en déphasage avec les règles qui instaurent l'harmonie et l'équilibre social. En effet, selon Mamadi Koba Camara (1975, p. 215), « le chef, l'homme du pouvoir ne peut réussir que dans la mesure où il est sage. Être sage, c'est participer pleinement à l'action positive de l'univers, posséder les qualités requises pour relier tout le monde (...) ».

La valorisation de la notion de paix est perceptible dans le résultat des oppositions faible/fort où le puissant perd son charisme par son échec, où le faible triomphe du puissant qui veut abuser de sa force, de sa puissance. C'est ce que Denise Paulme (1976, p. 265) soutient.

Au sujet des personnages rusés, elle écrit qu'« ils sortiront vainqueurs d'un combat où ils partaient perdants car, ils possèdent l'arme suprême qu'est la ruse ». Tout pouvoir indigne se voit contrebalancé et la défaite du puissant demeure un gage de paix. La paix se trouve alors être un langage, un comportement, une expression permettant de se saisir dans nos rapports avec les autres. La bonne gestion de la société doit alors se faire de façon intelligible pour la valorisation de notre humanité. On peut, en fin de compte, retenir que l'intelligence est valorisée par la pensée traditionnelle africaine. Elle est au service de la justice, de la paix et assure la victoire du Bien, une autre valeur indispensable pour équilibrer la société. Alors, le conte ouest africain est-il véritablement un outil d'épanouissement au sein la communauté ?

2.2. Le conte ouest africain, un outil d'épanouissement et d'encrage culturel

Le conte épanouit par son jeu, son attrait distractif et sa tendance sociologique. Genre badin de visu, le conte réserve bien plus de surprise qu'on imagine. Il a un caractère thérapeutique car, participative de la consolidation et de la pérennisation des valeurs culturelles du patrimoine traditionnel des peuples africains. En effet, comme souligne Bernard Binlin Dadié, (1959, p. 28) la littérature orale, et partant le conte, est :

Le creuset de l'hospitalité, de la politesse, loyalisme, du culte des ancêtres, de la compassion, de la discrétion, de la pitié, de la solidarité sociale, du sentiment de l'homme, de l'esprit d'association, de l'acceptation des épreuves de la vie, de patience, du dévouement, de la connaissance, du sens de l'ordre et de la discipline, de la prévoyance.

Et Barthélemy Kotchy (1972, p. 176) ne manque pas de conforter cette thèse dadiéenne lorsqu'il affirme que « le conte est le reflet de la société, de toute la société. C'est la vie de notre peuple, de notre civilisation traditionnelle avec sa structure sociale, sa vie économique, politique, son système culturel ».

Mais comment le conte, genre badin et populaire, dit-on, parvient-il à véhiculer des valeurs aussi importantes et, par-delà même, à traduire la vision qu'un groupe sociale du monde ?

S'il est vrai que le conte n'est pas une méditation intellectuelle, il est aussi vrai qu'au-delà de son apparence simpliste et puérile qui a poussé certains explorateurs et missionnaires européens à le taxer de « niaiseries », le conte se dit dans un langage voilé, saisissable seulement après décryptage. Les notions développées dans les récits ne sont, en effet, jamais d'accès direct parce que nichées dans des symboles ; ce que Séverin Gohoré Bi Djessan (1990, p. 158) confirme en ces termes : « Le conte africain est une constellation de signes et de signifiés : c'est une vaste énigme ». Dit autrement, dans les contes africains, personnages, espaces, temps (imaginaire) du récit, trames des évènements, tous se moulent dans une toile énigmatique. Il se condense dans l'au-delà du significationnel. En fait, le conte est le beau prétexte à un déploiement plus complexe des choses. Dominique Zahan (1963, p. 110) l'assimile ainsi au « moyen qui permet de prendre connaissance de la vie sociale et des institutions qui le régissent ». En s'inscrivant dans cette même vision, le conte est comparé à l'exécution d'une danse. Les pas et la musique doivent être solidaires. Apprécier les pas sans entendre la musique et ne pas voir le danseur comme un aveugle n'est pas non plus meilleur. La musique, ici, c'est la culture de base à travers laquelle le conte est transmis. Elle véhicule toute une vision ethnologique du monde. Les pas ou les danses sont les caractéristiques du récit.

En définitive, on retient que le conte est un art qui constitue un témoignage des sociétés africaines. Il est un véritable moyen d'épanouissement qui enfonce son auditoire dans les tréfonds de la culture traditionnelle afin de confirmer la valeur éducative qui l'enveloppe.

Les auteurs présentent également une image appréciable et socialement constructive d'où l'éthique du bien. La base de la vie sociale est perçue véritablement dans les différents contes africains, car ce sont leurs objectifs premiers.

2.3. *L'éthique du bien*

L'éthique du bien est l'ensemble des règles de conduites qui possèdent une valeur morale. Le conte constitue, au plan moral, une base essentielle de l'enseignement traditionnel. Il véhicule l'essentiel de l'éthique traditionnelle et invite chacun à s'y conformer. En l'absence de leçons explicites dans les textes, on peut lire cette essence à travers les actions des personnages, et surtout des personnages héros des contes.

Dans notre cas précis, nous pouvons le percevoir à travers l'analyse des différents actes du décepteur Tôpé/Kacou Ananzè, l'Araignée et aussi de quelques personnages forts. On peut dire que le conte contribue à développer le sens moral en présentant des aspects visibles du bien. On s'aperçoit que les contes regorgent beaucoup de leçons de morale. Le Bien et le Mal se côtoient sans être toujours énoncés de façon manifeste. Notions abstraites, elles se déduisent des faits de la vie quotidienne. Au niveau de la présentation de l'opposition forts /faibles, c'est l'hospitalité, la bonté, l'altruisme, le dévouement, la serviabilité et tout ce qu'un être peut apporter de bien à ses semblables que Tôpé/Ananzè symbolise ; alors que Dissia l'hyène incarne l'égoïsme, la violence, la méchanceté, la jalousie, la haine, la sottise et tout au comportement antipathique, antisocial. En somme, il est l'incarnation du mal. La bêtise, et l'iniquité sont incarnées par l'autorité. En effet, tous ceux qui se comportent comme Dissia (l'hyène) ne sont pas des modèles.

Dans les contes, les vertus sont exaltées et les vices condamnés. L'enseignement des contes est un engagement pratique ayant une prise directe sur sa vie. Cette morale de Marcelle Colardelle Diarrassouba, (1976, p. 190) « vise à montrer à l'homme ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire dans la vie quotidienne ». Les contes indiquent à l'auditeur ou au lecteur les avantages d'un comportement conforme à la morale. Il s'agit, en effet, par des exemples concrets de comportements de qualités du faible, généralement de donner une leçon aux forts anticonformistes.

Le mal dans les sociétés africaines est rejeté au profit du bien. Le mal, partout présent dans les sociétés africaines, est mis entre parenthèses par la pratique du bien. Il

convient que l'homme soit averti de ses méfaits et qu'il soit en mesure de lutter contre. C'est là qu'apparaît l'opposition entre le faible et l'autorité. Le faible, représenté par l'araignée (Topé/Ananzè), incarne toujours le bien, valeur recherchée par les Africains que les contes mettent en exergue. Cette opposition faible/fort, qui se solde toujours par la victoire du faible, encourage à fuir le mal et à le combattre. Alors l'Araignée est celle qui, précisément, se montre apte à réagir et à lutter contre toute forme de mal. L'autorité parentale ou politique incarne aussi le mal dont il faut se méfier ou qu'il faut combattre, pour implanter la paix dans la communauté. En ce sens, le conte se présente comme le véritable fondement d'une morale pratique, une morale communautaire. Ainsi, la valeur suprême de la communauté est la paix. Quelquefois, on reconnaît une perfidie au décepteur, mais cette dernière est détournée par son intelligence pour la cause de la communauté. Bref, c'est de l'orientation des qualités de l'individu que découle la moralité. En conséquence, la cohésion familiale et l'éthique du bien sont essentiellement primordiales pour l'épanouissement de l'homme en société.

Conclusion

Le conte est un genre littéraire universel à l'intérieur duquel agissent des personnages dynamiques. À travers les personnages des contes, les auteurs peignent l'image, les valeurs, et les vertus qui mènent à la réussite sociale. Les contes mettent souvent en scène des animaux et chaque acteur incarne des qualités à inculquer aux enfants, aux jeunes, aux adultes et même aux vieux.

On veut aider les peuples à trouver leur place dans cette communauté où chacun a une fonction spécifique à remplir. Ainsi les défauts sont blâmés. C'est en cela que le conte amuse, éduque, et conseille. Il reflète les croyances, les coutumes, les traditions des populations. C'est à travers lui que la société se reconnaît et garde ses repères. Dans l'ensemble, les personnages du conte sont soit des animaux en général soit des êtres humains, ils portent en eux les qualités et les défauts de la race humaine. À chacun d'entre nous de se voir dans le miroir qu'illustre le conte, car Amadou Hampaté Bâ (1993, p. 81) affirme que

Il faut apprendre à écouter les contes, les enseignements, les légendes ou à regarder les objets à plusieurs niveaux à la fois. C'est en réalité cela l'initiation qu'est la connaissance profonde de ce qui est enseigné en une parole muette.

À travers les contes, se profile une étude sociologique du comportement humain accessible à tout entendement, du plus petit au plus grand. Mais, l'humour et la sagesse sont de rigueur. Le conte est un moyen de reprocher sans blesser son prochain puisque le concerné n'est pas directement indexé, cité. C'est la raison pour laquelle l'on se sert du masque animal, comme l'affirme Louis Vincent Thomas (1985, p. 25), « l'univers animalesque n'est qu'un substitut commode ». Le conte remplit plusieurs fonctions dans la société. Source de distractions, le conte est également une valeur éducative pour les jeunes, il diffuse les rituelles et les croyances, encourage la conformité aux normes culturelles, apporte un soulagement psychologique à tous ceux qui en ont besoin.

Dans le conte tout est possible : un espoir d'avenir meilleur si nécessaire à l'homme fait l'universalité du conte. Sa raison d'être est de transmettre un enseignement. Le conte est aussi un mode d'expression total, un reflet de chaque civilisation. Le conte a une valeur capitale. Il est comme la vie et représente les deux facettes de la réalité vécue. Il tient donc une grande place dans la vie quotidienne. Le conte est donc à la fois réaliste et merveilleux. Il permet de régler des tensions sociales. De ce point de vue, le conte tire son fonctionnement de la vie sociale, politique et religieuse.

C'est en cela que Henri Bergson (1993, p. 126) le qualifie de geste social réprimant les excentricités, dénonçant les inconduites. Les contes ont une grande importance dans la société. Ils renferment les éléments de notre éthique. Chaque peuple, chaque société se retrouve dans ses contes.

Références bibliographiques

BÂ Hampaté Amadou, *Petit bodiel*, Abidjan, NEI, 1993.

BÂ Hampaté Amadou, Interview, UNESCO sur Les Traditions orales, 29 novembre, 1962

BERGSON Henri, *Le Rire*, Paris, P.U.F, 1993.

COLIN Roland , *Littérature africaine d'hier et de demain*, Paris, Éditions ADEC, 1965.

COLIN Roland , *Les Contes noirs de l'Ouest africain, Témoins majeurs d'un humanisme*, Présence Africaine, 1953, Paris.

DADIÉ Binlin Bernard, *Le Pagne noir*, Paris, Présence africaine, 1955.

- DADIÉ Binlin Bernard, « Le Conte, élément de solidarité et d'universalité », in *Contribution au 3^{ème} Congrès des Écrivains et Artistes Noirs*, Rome, Présence Africaine, n°27 et 28, 1959, pp. 69-80.
- DAILLY Christophe, « Vers une réévaluation idéologique de la littérature négro-africaine », in *Revue de la littérature et d'esthétique négro-africaine*, N°1, Abidjan, Université Nationale, NEA, 1977, pp. 31-43.
- DESCARTES René, *Le Discours de la méthode*, Paris, J. VRIN, 1976.
- DIARRASSOUBA Marcelle Colardelle, *Le Lièvre dans les contes de l'Ouest africain*, Paris, UGE 10/18, 1976.
- DJESSAN Séverin Gohoré Bi, « La Communauté et son conte : Une approche traditionnaliste du texte », in *Actes du Séminaire de méthodologie de recherche et d'enseignement du conte africain*, AUPELF, Abidjan, 1990, pp. 139-151.
- KANE Mohamadou, *Essai sur les contes d'Amadou Coumba : Du conte traditionnel au conte moderne d'expression française*, Paris, NEA, 1961.
- KOBA Camara Mamadi, *Les Contes africains et la satire des mœurs*, Paris, Gallimard, 1975.
- KONAN Yao Lambert, « De la Signification de quelques reptiles dans les contes africains », in *Estudios Romànios*, N°20, Université de Murcia, Espagne, 2011, pp. 159-174.
- KONAN Yao Lambert, « Crimes et Châtiments dans les Contes Ivoiriens ou la Problématique de la Transgression des Interdits », in *Geste et Voix*, N° 16, Université d'Abomey-Calavi, Décembre 2012, pp. 91-24.
- KOTCHY Barthélémy, « Le Conte dans la société africaine », in *Annales de l'Université d'Abidjan*, Série D, Lettres, Tome V, 1972, pp. 134-151.
- LOUIS Vincent Thomas, *Les Récits Diola*, Paris, Dönoel, 1985.
- TOURÉ Minan Théophile, *Les Aventures de Tôpé-l'Araignée*, Abidjan, CEDA-HATIER, 1982.
- N'DA Pierre, *Le Conte africain et l'éducation*, Paris, L'Harmattan, 1984.

PAULME Denise, *La Mère dévorante, essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard, 1976.

ZAHAN Dominique, *La Dialectique du verbe chez les Bambara*, Paris, Mouton, 1963.

ZIGUI Koléa Paulin , « *Le Conte : Jeu, Enjeux et Défis* », Séminaire de DEA, Université Alassane OUATTARA, 2012-2013.